

Le Sphinx un mystère

John Munro



Gloubik Éditions

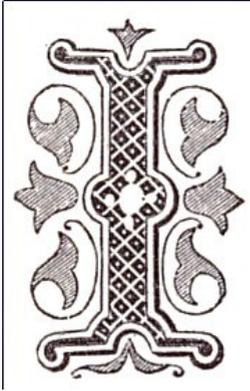
2021

Cette nouvelle de John Munro a été publiée dans *Cassell's Family Magazine* (Vol. 4) en 1878.

Vous avez sous les yeux sa première traduction en français. Si je vous offre mon travail, je ne vous autorise pas pour autant à en tirer profit.

© Gloubik éditions pour l'illustration de page de titre et la traduction.

I.



Je suis avocat de profession, et comme il semble y avoir une notion populaire selon laquelle tous les jeunes avocats qui écrivent leurs expériences, ou qui figurent dans la littérature polie, sont sans mémoire, il est peut-être juste de dire que je ne suis pas tout à fait un avocat sans mémoires, j'en ai déjà rédigé plusieurs et d'autres vont certainement suivre.

Mon ami Charley Deben, de la City, est venu à mon cabinet un jour de décembre dernier, m'apportant une invitation de sa famille à aller chez lui pour y passer Noël. J'étais allé plusieurs fois avec Charley chez son père dans l'Essex, et chaque fois, je

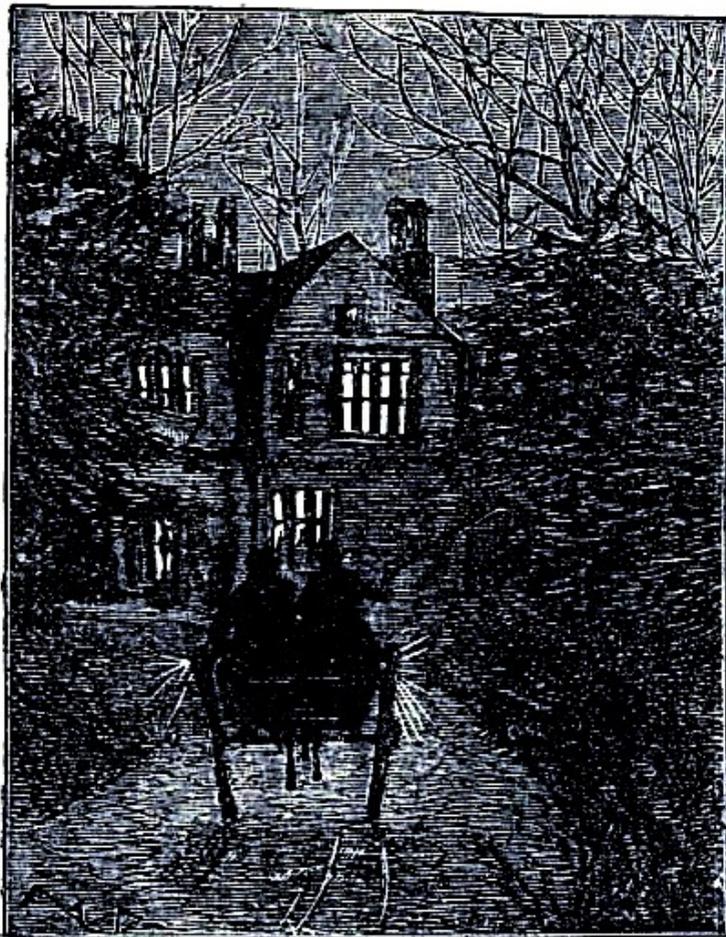
m'amusais beaucoup. J'aimais tout autant les adultes que ses frères et sœurs que j'y rencontrais. C'étaient des gens de la campagne anglaise, vrais et naturels, qui avaient grandi, pour ainsi dire, hors du sol, comme les violettes près des racines des noisetiers ou les fleurs de mai sur les haies. Mais il y avait dans cette maison un attrait secret pour moi qui l'emportait au centuple sur tout le reste. Ethel, la grande sœur de Charley, avait pris possession de l'espace vacant dans mon cœur. La première fois que je l'ai rencontrée, elle a exercé sur moi son influence particulière. Quel jeune homme ne connaît pas la tendre anticipation avec laquelle il se réjouit de rencontrer la sœur de son ami, dont il a déjà entendu parler plus d'une fois en termes aimables par son frère, et qui a déjà suscité un doux intérêt dans sa poitrine ? C'est avec ce sentiment que j'ai rencontré pour la première fois Miss Ethel Deben. J'étais allé avec

Charley à sa maison, " Oak Hall ", dans l'Essex, pour passer une semaine à chasser le gibier, et c'est alors que je l'ai rencontrée pour la première fois. Ses traits presque parfaits, ses riches cheveux noirs, son teint lumineux, ses yeux bleu foncé dans lesquels la vérité et la tendresse semblaient se refléter, ses manières tranquilles de dame et son doux sourire, avaient captivé mon cœur. Des visites successives n'avaient fait que compléter mon esclavage, et sa chère image n'était jamais loin de mes pensées ; elle disputait mon attention aux dossiers d'actes parcheminés, et s'immiscait perpétuellement parmi les clauses juridiques arides et les références aux précédents, et était aussi déplacée parmi eux qu'une image de la vie arcadienne dans un laboratoire d'appareils physiques. Mais c'était une passion sans espoir pour moi, car Ethel Deben n'était pas seulement belle, aimable et admirée, mais aussi bien dotée, et

je calculais, avec ma perspicacité de juriste, mais en même temps avec une très faible satisfaction, qu'un prix tel qu'elle serait bientôt emporté. Mes propres circonstances n'étaient, au mieux, que prometteuses, et je ne pouvais que me tenir à l'écart pendant qu'un individu plus chanceux, dont le pain avait été beurré pour lui par une Fortune plus clémente, jouait un rôle de premier plan et gagnait la rare récompense. Mais bien que je me tienne soigneusement à l'écart, je n'étais que trop heureux de profiter de l'invitation de Charley Deben à passer Noël en sa compagnie. Comme le papillon de nuit, j'étais invinciblement attiré par la bougie, et je suis donc descendu avec lui à *Oak Hall*, heureux de la revoir et d'être près d'elle, mais me gardant prudemment de toute trahison d'attachement.

Nous sommes arrivés à *Oak Hall* la

veille de Noël. Nous avons trouvé un cabriolet qui nous attendait à la gare la plus proche, et avons parcouru six miles dans l'obscurité, à travers un pays de hautes terres boisées, jusqu'à la maison, qui se trouvait sur une colline entourée d'un parc avec quelques beaux vieux bois. C'était une nuit humide, gonflée et bruyante, et nous étions heureux de voir enfin apparaître à travers les arbres la chaude lumière des fenêtres de la vieille maison familiale. Charley poussa le cheval et nous arrivâmes bientôt devant la maison - un vieux manoir carré, confortable, en briques rouges, avec un portique à piliers, de nombreuses fenêtres hautes et étroites, de hautes de cheminée et un blason en pierre au-dessus de la porte. Deux grands cèdres se tenaient en sentinelle de chaque côté, et répandaient leurs flocons noirs sur la pelouse.



“CHARLEY URGED ON THE HORSE.”

M. Deben, un vieux monsieur plein d'entrain, était prêt à nous recevoir à la porte, et M^{me} Deben nous a rejoints dans le

hall, où Charley s'est rapidement engagé avec ses jeunes frères et sœurs dans une course aux cadeaux. Lorsque je suis entré dans le salon, j'ai trouvé un bon nombre de personnes, dont une ou deux que j'avais déjà rencontrées, et d'autres qui m'étaient étrangères. Ethel Deben a été la première à venir vers moi et à me serrer la main. Elle s'est avancée avec sa franchise habituelle et m'a immédiatement présenté à une autre beauté souriante qui la suivait. M^{lle} Rose Herrick, l'amie d'Ethel, était une beauté de type saxon, toute en roses, en lys et en fossettes. Ses cheveux étaient d'un brun de lin, mais doux comme de la soie, et ondulés sur les tempes. Quand elle riait, son visage épanoui était l'incarnation de la gaieté et de l'amusement. Un autre des invités que l'on m'a présenté pour la première fois était un jeune écuyer du nom de Heywood, un jeune homme aux cheveux bruns, aux épaules

larges, avec de nombreux hectares bruns et larges pour aller avec. Il avait l'air et était un bon garçon, je suis obligé de l'avouer, mais je n'avais guère envie de converser avec lui. Le fait est qu'il m'a plombé le moral pendant un petit moment : J'ai été assez stupide pour ressentir la moindre ombre de jalousie en le voyant, sans aucune raison, je l'avoue ; mais l'amour n'attend pas les raisons. Cependant, en considérant calmement la question, je me suis forcé à chasser de mon esprit tout sentiment de jalousie, car je n'avais aucun droit de l'entretenir. Si le jeune M. Heywood admirait Ethel Deben, cela ne me regardait pas. " Qu'il en soit ainsi ", me suis-je dit, et j'ai décidé d'être aussi joyeuse dans ces circonstances que si aucune pensée pour Ethel Deben n'avait jamais agité ma poitrine. Ainsi, tandis que Heywood se prélassait tout près d'Ethel, je m'assis tout aussi près de Rose Herrick. Nous sommes devenus amis en un

instant, et très vite nous avons ri gaiement ensemble de réparties qui semblaient couler (du moins, de ma part) avec une abondance et un brio inhabituels. Plus Rose riait de mes plaisanteries, plus j'étais content ; et je n'étais pas désolé de voir que M. Heywood disait peu de choses à Ethel qui pussent être qualifiées d'amusantes. Je crains d'avoir été encore jaloux.

— Oh ! au fait, M. Temple, me dit Rose, je dois vous dire que votre chambre à coucher est la chambre hantée. Savez-vous qu'il y a une chambre hantée dans cette vieille maison, avec un fantôme merveilleux, ou une voix, ou autre chose ? Ethel va vous raconter l'histoire. Dans le passé, le fantôme a fait son apparition, ou la voix a été entendue, à l'époque de Noël, alors ne soyez pas surpris si vous entendez une voix étrange vous parler ce soir... une étrange voix d'elfe, se plai-

gnant de son triste sort, et vous avertissant des maux à venir.

— J'aimerais parler avec un esprit, ai-je dit. Je voudrais connaître mon sort futur, du moins une ou deux choses à ce sujet. J'aimerais qu'un ange daigne m'éclairer à ce sujet. Mais l'époque des génies, des sorciers et des lunettes magiques est révolue, et les visites des anges sont très, très rares.

— Oh, non ! elles ne le sont pas, dit Rose, si seulement nous avons des yeux pour les voir ; vous me croirez encore. Mais que dire de l'automate Zoé, je ne l'ai encore jamais vu. À quoi ressemble-t-elle ? On dit que le vieil automate "Psycho" est tombé amoureux d'elle et qu'il a perdu la tête.

II.

Je n'ai guère pensé aux fantômes, ni à rien d'autre d'ailleurs, lorsque je suis arrivé dans ma chambre ce soir-là. J'étais trop fatigué pour penser, et je me suis vite couché. Le lendemain matin, c'était le jour de Noël, et d'après toutes les légendes et tous les contes immémoriaux, le pays aurait dû être recouvert d'une épaisse couche de neige blanche ; les houx, avec leurs baies rouges, auraient dû être couverts de cristaux poudreux ; et les allées auraient dû ressembler aux galeries d'un palais d'ivoire, sous la trame complexe des branches couvertes de neige. Mais notre jour de Noël était doux et presque doux... un yuleⁱ vert. Un léger brouillard gris s'étendait dans les creux, un doux Soleil animait l'air humide et faisait do-

rer les rameaux nus des arbres contre le ciel bleu. C'était un jour calme, tranquille, génial après la nuit agitée de la veille, et il y avait un calme de sabbat en accord avec le temps.

Le matin, nous sommes tous allés à l'office dans l'église du village. J'y suis allé aux côtés de M^{lle} Ethel, et je suis revenu avec M^{lle} Rose, en échangeant ma place avec M. Heywood. Ce n'était qu'une courte promenade à travers le parc jusqu'à l'église, aussi n'avons-nous pas eu beaucoup de conversation ; mais ce fut un moment heureux pour moi. Ethel semblait si gentille, si charmante, et en même temps si sensible, que je souhaitais que le temps ne change jamais, que la promenade ne prenne jamais fin. Rose était de très bonne humeur, et me demanda si je n'avais pas eu de communications des esprits pendant la nuit. J'ai répondu qu'ils auraient pu être légion autour de mon

bonnet de nuit, jouer au Bopeepⁱⁱ dans mes oreilles et pirouetter sur mon nez, pour ce que j'en savais ou m'en souciais, j'étais si fatigué la nuit dernière et j'avais dormi si profondément.

— Je vois que vous êtes sceptique, dit-elle, vous êtes à l'épreuve des esprits. Même *Allie Slade* ne vous aurait pas convaincu.

— Je suis avocat, ai-je répondu, et j'aime voir le noir sur le blanc.

— Mais je suppose que vous vous contenteriez de blanc sur noir, et c'est ce que *Allie* vous donnerait avec son ardoise.

— Je pense que nous, les avocats, avons plutôt dénoncé l'ardoise d'*Allie*.

— C'est une question d'opinion. Vous aviez les préjugés populaires de votre côté, et vous en avez joué à bon escient. Vous ne

pouviez pas expliquer les bruits de coup, les lumières et les sonneries de cloches. Ah ! il y a plus de choses dans le ciel et sur la Terre, Horatio, qu'on ne peut en comprendre dans Coke et Blackstone.

Dans l'après-midi, Charley Deben et son frère Frank, qui venait de rentrer de l'étranger, M. Heywood, et moi-même avons fait une longue promenade, et sommes revenus au Hall à temps pour nous habiller pour le dîner, qui a été servi plus tôt que d'habitude.

Au dîner, je me suis retrouvé entre Rose Herrick et Ethel Deben. Le repas était un spécimen substantiel de la vieille joie de Noël anglaise, raffinée par le goût et la science modernes. Nous étions à une joyeuse fête. Charley Deben et son frère Frank étaient particulièrement divertissants. L'hôte et l'hôtesse étaient l'image même du bon-

heur et de la bonne humeur ; et le vieux vicair de la paroisse, avec ses traits rouges mais raffinés, et ses fines mèches grises, souriait encore et encore aux saillies de la jeunesse, et portait un toast à Ethel avec une courtoisie grave mais paternelle qui était presque une bénédiction.



“A FAINT, TINY, MUFFLED KIND OF LAUGH.”

Après le dîner, nous avions de la musique et des jeux, nous dansions et faisons des charades. Souvent, pendant la danse, mes yeux cherchaient furtivement Ethel, et volaient un regard à sa beauté radieuse. Si ses yeux se tournaient dans ma direction, je m'empressais de les baisser ou de les détourner. J'ai dansé plusieurs fois avec elle, et je l'ai trouvée toujours la même : charmante, douce, naturelle et vraie, avec apparemment aucune trace d'affectation dans tout son comportement. Heywood l'a conduite sur la piste un grand nombre de fois, et semblait très attentif à elle. Ses manières étaient au moins aussi gracieuses pour lui que pour moi. Si un quelconque sentiment de jalousie me traversait, je cherchais Rose Herrick dès que je le pouvais, afin de retrouver un ton correct.

Le souper était presque aussi copieux

que le dîner. À cette heure, le vieux vicaire et un ou deux autres avaient pris congé, de sorte que nous étions moins nombreux à la fête, mais elle était encore plus conviviale. Il n'était pas très tard lorsque nous nous sommes séparés pour la nuit... du moins, je ne le pense pas. Lorsque je suis arrivé au salon, sur lequel s'ouvrait ma chambre à coucher, j'ai pris un fauteuil devant le feu et je m'y suis enfoncé. J'étais dans cet état d'esprit délicieux qu'induit la bonne humeur, bien assaisonnée de bon vin, de bonne compagnie, mais surtout d'amour. J'étais profondément amoureux d'Ethel Deben. Il n'y avait aucun doute là-dessus. Ma chambre était un endroit confortable, à l'ancienne, avec de hautes boiseries en chêne sculpté, noircies par le temps. Elle avait un aspect pittoresque et me semblait être le summum du confort par une nuit d'hiver. Un feu de bois flambait et crépitait gaiement dans la cheminée, et je-

tait des lumières vacillantes sur les meubles et les rideaux damassés de la fenêtre : car j'avais baissé la lampe pour me retirer dans mes pensées. Le vent, qui avait été calme toute la journée, commençait maintenant à se déchaîner et à se précipiter autour des cheminées. Je me suis senti inspiré par un poème, un poème exprimant mon bonheur actuel et mon amour. Mon cœur se débattait pour trouver des mots, et un sentiment d'inspiration m'envahissait. J'étais possédé par la muse. Une petite table d'écriture se trouvait à proximité, avec du matériel d'écriture gentiment mis à ma disposition par une hôtesse attentionnée, ou peut-être par Ethel elle-même. Je l'ai approché de mon coude et me suis préparé à écrire. Les pensées jaillissaient de mon cœur, mais de façon désordonnée et incohérente. Je les ai écrites comme elles venaient, avec l'intention de les mettre en vers par la suite. Je ne voulais maintenant

qu'exprimer mon bonheur et ma passion confus. J'ai couvert feuille après feuille en quelques instants avec la rapidité d'un écrivain à main courte, puis je me suis arrêté, ayant épuisé le sentiment surabondant. Je me mis à déclamer à moi-même ce que j'avais écrit et à le polir pour lui donner une forme.

« Vision de la beauté, glissant à travers
ma vie, »

ai-je commencé, d'une voix fine et élevée,
vée,

« Déesse éthérée hantant les bosquets
lugubres.
Et apportant aux hommes, perdus dans
la brume terrestre,
un aperçu des champs d'azur et des
portes d'ivoire / rivières dorées
Dans les régions idéales, trop souvent
oubliées.
Divine Ethel ! »

Je m'arrêtai pour corriger cette phrase

en « Ethel divine », et j'eus presque l'impression d'entendre un rire moqueur tout près de mon visage. J'ai écouté, et j'avais du mal à en croire mes sens, mais il me semblait saisir un léger rire - un rire faible, minuscule, étouffé, mais pourtant parfaitement distinct. Il semblait être dans l'air et planer au-dessus de la table. Il n'y avait rien d'autre sur la table que mon papier à lettres et mon buvard, la bouteille d'encre, un porte-plume et un essuie-plume. Le porte-plume était une représentation de l'aiguille de Cléopâtre, ouverte en haut pour y insérer le manche des stylos ; et l'essuie-plume avait la forme d'un sphinx égyptien, et était en même temps un coussin à épingles. C'était un joli petit sphinx en tissu rouge foncé, avec une tête de femme. Le corps servait de coussin à épingles, et le piédestal d'essuie-plume. C'est tout ce que contenait la table. Je me suis dit que je devais rêver, ou que j'avais peut-être bu trop de

vin. J'étais un imbécile endormi, et je devais aller me coucher au plus vite ; mais la voix mystérieuse semblait à nouveau rompre le silence. Cette fois, elle parlait, et semblait émaner du sphinx, dont le visage impassible me regardait avec une solennité calme et rigide.

— Enfant de mortels, dit le sphinx, sache que les immortels ne supportent aucune comparaison avec les choses de l'argile. Cesse tes délires futiles, tes cris incompréhensibles d'une passion aussi fugace que ta race éphémère, qui est comme l'herbe qu'on coupe.

— Qui es-tu ? demandai-je, d'une voix claire mais forcée.

— Je suis l'Oracle de Turn. Je connais tout ce qui est passé et tout ce qui est à venir. Excusez la métrique.

— Veux-tu répondre aux questions que je pose au destin ?

— Je le ferai.

— Oracle de Turn, tu sais que j'aime. Daigne me dire s'il y a de l'espoir pour moi dans mon attachement. Réponds : oui ou non !

— Enfant des mortels, répondit le sphinx, sache qu'il n'y a pas... Bonne nuit !

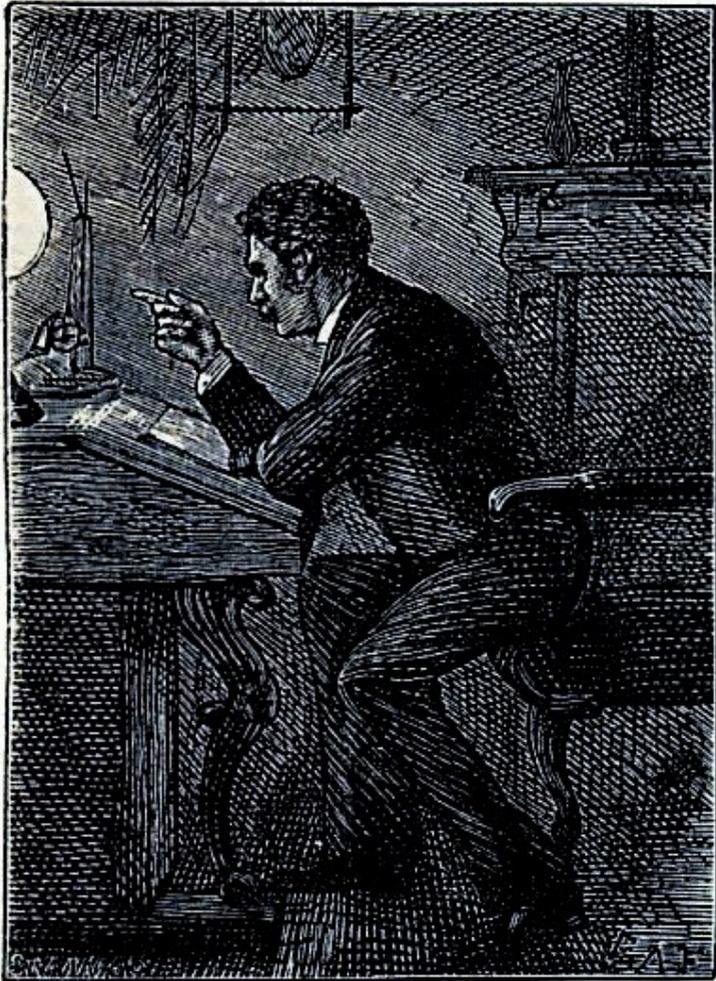
Et la voix cessa brusquement.

Le silence me rappela à la raison, et je fus certainement surpris de moi-même. Était-ce une illusion que j'avais subie, telle que je l'avais souvent lue ? Étais-je malade ? Le vin m'était-il vraiment monté à la tête ? Et puis je me suis soudain souvenu du badinage de Rose Herrick à propos de la chambre hantée. Trop sûrement elle était hantée, mais par un

vrai esprit ? J'étais sceptique à l'égard des fantômes et du spiritisme, mais il semblait que la fibre superstitieuse, qui, je crois, existe en tout homme, vibrait étrangement en moi maintenant. Et si, après tout, il y avait plus de choses dans le ciel et sur la Terre que celles rêvées dans ma philosophie ! Quant à la réponse de l'esprit, je ne peux pas dire qu'elle me troublait alors. J'étais trop préoccupé par mon étrange expérience.

III.

Le lendemain matin, lorsque je m'éveillai, avec le Soleil qui entrait par ma fenêtre, les événements de la nuit précédente me parurent être un rêve ou un cauchemar curieux, et je me persuadai presque que j'avais été le sujet d'un rêve éveillé, ce qui est assez commun, bien que je n'en eusse jamais fait l'expérience moi-même. Pourtant, je n'étais pas parfaitement satisfait de cette explication ; toute l'affaire me paraissait si réelle. Je décidai cependant de n'en parler à personne, et lorsque Rose Herrick me taquina à nouveau sur les fantômes à la table du petit déjeuner, je jurai de m'immuniser totalement contre leurs visites clandestines. J'ai cru voir un sourire réprimé sur ses lèvres, mais elle s'est contentée de répondre :



“ ‘WHO ART THOU?’ I DEMANDED.”

— Ah, alors ! M. Temple, j'ai bien peur
que les esprits pensent qu'ils ne feront au-

cune impression sur votre âme de juriste acharné.

Je suis resté seul la majeure partie de cette journée, le lendemain de Noël. Le matin, les jeunes femmes. Miss Ethel et Miss Rose, et quelques enfants, ont rendu visite à une famille voisine, M. Heywood les conduisant. Charley Deben, son frère Frank et quelques autres sont allés tirer au fusil. Je suis resté à la maison, ayant quelques lettres à écrire et souhaitant être seul. J'étais un peu boudeur et jaloux du fait que M. Heywood ait eu le monopole d'Ethel pendant toute la journée. Elle s'est assise à côté de lui sur le siège avant de la voiture, et ils sont partis ensemble de façon très gaie. Rose Herrick riait et me faisait signe de la main alors que je me tenais plutôt morose à la porte. J'ai trouvé le salon vide lorsque je suis entré, et je ne l'ai pas regretté. Je me suis al-

longé sur un sofa et j'ai réfléchi à ma visite, qui avait été à la fois heureuse et malheureuse. En compagnie d'Ethel, j'étais heureux, et pourtant j'étais piqué par la présence de Heywood, et les attentions qu'il lui portait. Je me suis raisonné et j'en suis venu à la conclusion qu'il était stupide de ma part, et inutile, de me laisser déconcerter par quelque chose de ce genre. Je me suis convaincu que je devais agir comme si elle n'était pas plus pour moi que Rose Herrick. Je gâchais mes vacances par mes fantaisies absurdes, et si je ne parvenais pas à me maîtriser, le plus tôt serait le mieux pour partir en ville. « Oui, me suis-je dit, je ferai ma sortie demain, ou du moins dès que je pourrai m'échapper ». Puis je me suis mis à penser à mon étrange expérience avec le sphinx. Je n'étais pas convaincu qu'il s'agissait d'une illusion des sens, et pourtant je ne voyais pas d'explication possible. Il ne pouvait s'agir

d'un tour de passe-passe, car la petite table, avec sa tige mince et ses deux bibelots, ne présentait aucun mécanisme. La ventriloquie, elle aussi, était hors de question. Je ne savais pas quoi en penser. Il me vint à l'esprit de consulter la bibliothèque sur les "illusions", les "rêves", le "spiritisme", etc. Sur la table de la bibliothèque reposait une collection de journaux et de périodiques, dont certains étaient scientifiques, d'autres populaires. Parmi les premiers, il y avait une revue d'électricité dont la couverture illustrée m'intéressa. Je l'ai prise et il s'est ouverte à une page marquée. Le mystère du sphinx fut aussitôt révélé. Sur cette page figurait un diagramme représentant l'utilisation pratique d'une nouvelle invention appelée le téléphone, un instrument permettant de transmettre la parole au moyen de l'électricité. C'était la première fois que j'entendais parler du téléphone articulé.

Je l'ai vu maintenant. Frank, le frère de Charley, était électricien de profession, et il avait ramené avec lui deux petits téléphones américains. Les filles avaient conçu l'idée de me piéger par ce moyen et lui avaient demandé de leur installer un fil téléphonique, tandis qu'elles avaient habilement enfermé le petit instrument dans le coussin à épingles du sphinx sur la table à écrire. Sans doute avaient-ils placé l'autre téléphone à l'autre bout du fil, dans un endroit commode, où ils pouvaient l'utiliser sans être vus ou entendus, et en l'appelant ainsi, ils étaient capables d'agir comme l'Oracle de Turn, puisque le téléphone à l'intérieur du sphinx reproduisait tous les sons qu'ils émettaient. Cette révélation me remplit de joie et de triomphe. Je me souvins alors du rire du début et de l'étrange arrêt de l'oracle à la fin de la conversation que j'avais eue avec le sphinx ; et comme je ne doutais pas que Rose

Herrick jouait l'oracle, j'imaginai qu'Ethel avait soudain mis fin au jeu en lui fermant la bouche de force.

Je suis allé dans mon salon et j'ai examiné le sphinx et la table. J'ai senti le cadre dur du téléphone à l'intérieur du coussin à épingles, et j'ai suivi le fil, un fil fin recouvert de soie, comme un fil, le long du pied de la table, sous le tapis, et le long du mur, jusqu'à ce qu'il rejoigne le fil de sonnette ordinaire de la pièce, qui avait été utilisé comme partie du circuit téléphonique.

Le soir venu, les jeunes femmes sont revenues. Je les ai accueillies avec mes manières habituelles. Elles avaient passé une journée splendide et auraient aimé que je les accompagne. J'avais eu de rester à me morfondre dans la maison toute la journée. Le groupe de chasseurs est arrivé peu après, et nous avons tous passé une soirée agréable et

sociable dans le salon, avec de la musique et des conversations.

Lorsque les dames se sont retirées pour la nuit, je n'ai pas tardé à leur emboîter le pas. Je me rendis immédiatement dans ma chambre, m'installai aussi silencieusement que possible à côté du petit bureau et tendis l'oreille au sphinx. J'entendais des sons indistincts, comme si on parlait, et de temps en temps un petit rire sourd. Au bout de quelques instants, les sons devinrent plus distincts, et j'entendis parfaitement, et je reconnus, les voix de ceux qui parlaient - Rose et Ethel !

— Je me demande s'il est encore dans sa chambre ? dit Rose.

— Oh, non, il ne peut pas y être, dit Ethel ; les messieurs ne se séparent jamais tous en même temps.

— Maintenant, Ethel, après m'avoir arrê-
tée hier soir, avouez que vous aimez un
peu M. Temple.

— Eh bien, alors, je l'aime bien... un
peu.

— Et vous n'aimez pas M. Heywood...
pas beaucoup.

— Et je ne me soucie pas de M. Hey-
wood... pas beaucoup ; mais je connais quel-
qu'un qui le fait.

Ce fut une véritable révélation pour
moi. Le sang me monta au visage, et mon
cœur palpita au point que je craignis qu'elles
ne l'entendent par le téléphone.

— Qui aurait cru que M. Temple était
un poète ? dit Rose.

Je m'efforçais d'entendre davantage,
mais je ne parvenais qu'à distinguer des sons

indistincts. Soudain, l'idée me vint de faire du bruit pour attirer leur attention et les informer que j'étais arrivé dans ma chambre. Je me jetai lourdement dans le fauteuil, et poussai un long soupir désespéré.

— Oh, le voilà ! ai-j entendu Rose murmurer. Vous avez entendu ce gémissement ? Oh ! il est très mal en point.

Il y a eu un moment de silence. Puis j'ai entendu une voix s'élever du sphinx sur des tons élevés et solennels. C'était la voix de l'Oracle de Turn.

— Enfant des mortels, commença-t-il, où es-tu ?

— Oracle de Turn, ai-je répondu, me voici.

— Veux-tu savoir à qui ton destin est lié dans le futur ? Voudrais-tu connaître le sort

qui pèse sur ton amour ? Souhaites-tu lever le voile de l'inconnu pour contempler les traits de ta bien-aimée ? Toi dont l'âme se languit d'une fille de ta race éphémère, saurais-tu si elle t'aime ?

— Oracle de Turn, répondis-je, avec des accents calmes et mesurés, sache que je suis indifférent. Sache qu'un enfant de mortels, cette race passionnée et faible que tu sembles mépriser, peut aussi faire preuve de l'inébranlable assurance d'un immortel. Je ne sollicite aucune révélation du destin, je me contente d'attendre avec force. Oracle de Turn, je suis indifférent.

J'ai entendu un « Oh mon... ! » et ce fut tout. Ai-je besoin de dire que je suis allé me coucher comme l'un des hommes les plus heureux.

Le lendemain matin, j'ai conservé ma

gravité habituelle au petit déjeuner, et j'ai lu mes lettres avec assiduité, mais avec des pensées agitées. Dans l'avant-midi, je trouvai l'occasion de chercher Miss Ethel dans le jardin, où elle se trouvait seule.

— Miss Ethel, lui dis-je alors que nous atteignons une tonnelle au bout de l'allée des poiriers, j'ai fait une étrange expérience la nuit dernière.

Elle rougit très fort et détourna la tête.

— Avez-vous déjà entendu parler de l'Oracle de Turn ?

Il n'y a pas eu de réponse.

— Ethel, lui ai-je dit sérieusement en lui prenant la main, vous savez que je vous aime. Je suis ici pour vous demander si vous me rendez mon amour, pour vous demander si vous voulez être ma femme.



“ ‘ETHEL,’ I SAID, TAKING HER HAND.”

Ethel Deben était aussi vraie alors qu'elle ne l'avait jamais été. Je l'ai prise dans mes bras, et elle a posé sa belle tête sur ma

poitrine.

À ce moment-là, il y eut un pied léger sur le trottoir et un rire léger dans l'air. Nous levâmes les yeux et vîmes Rose Herrick qui s'avançait vers nous en trébuchant, l'air coquin, tandis que M. Heywood se tenait derrière à l'autre bout de la promenade.

— Le destin s'est enfin révélé, dit-elle en s'avançant.

— En dépit du grand oracle de Turn, ai-je répondu.

— Eh bien, ne vous ai-je pas dit qu'il y avait plus de choses dans le ciel et sur la Terre que ce dont rêvait votre philosophie ?

— Nommez-les, dis-je.

— Eh bien, le téléphone. Et ne vous ai-je pas dit qu'il y avait encore des anges qui venaient faire de bonnes actions aux

hommes ?

— Et qui sont-ils ? ai-je demandé.

— Eh bien. Moi-même, répondit Rose.

— C'est M. Heywood, au bout de la promenade. Ne devrions-nous pas aller le voir ? dit Ethel.

— C'est mon propre tour, dit Rose, et dorénavant, je suis son oracle exclusif.

J. MUNRO.

i Fête du solstice d'hiver d'origine pré-chrétienne et par extension les quelques jours qui l'encadrent.

ii Jeu de société pour enfants

